

LES LUMIÈRES DE LA NUIT
NE RÉVEILLEN PAS
LES SOMNAMBULES...

Emmanuelle Grün

LES LUMIÈRES DE LA NUIT
NE RÉVEILLEN PAS
LES SOMNAMBULES...

C'est le soleil qui le fait

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9791035938154

©Emmanuelle Grün, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu du livre.

*À tous ceux qui m'ont été chers
et à qui j'ai parfois oublié de dire
combien ils ont compté dans ma vie.*

Première partie
Songes à la Une

I

Si je vous invite dans mon univers, ce n'est pas avec l'intention de me mettre en scène. Mon but est de témoigner, mais sans doute que vous ne le remarquerez pas aussitôt, tant ce fut, au départ, un enchaînement de circonstances.

Ce témoignage, arraché à des décennies de silences forcés, et aussi à l'oubli, ne consiste pas à nourrir une curiosité malsaine, ni même à jouer avec les vibratos d'une sensiblerie. Il y a, chez le lecteur que vous êtes, un individu plus digne que cela et des affects plus profonds, du moins, je l'espère. Ces affects sont alors liés à notre besoin commun de comprendre les causes responsables des dérives aveugles chez nos semblables. Ce témoignage risque peut-être de bousculer votre somnolence de consommateur frivole, mais je suis d'abord une auteure et non pas, comme l'était à l'époque mon amie Jude, une hôtesse de grande surface qui devait vanter les mérites d'une nouvelle marque de cafetière.

Peut-être que l'université, autrefois appelée « l'*Alma Mater* », n'est pas un lieu qui vous est très familier, mais c'est là que tout a commencé. Peut-être que ma vie ne ressemble en rien à la vôtre, mais c'est en réalité sans importance, car ce qui compte, pour vous, est que vous allez être amenés à découvrir des faits et des événements que vous n'auriez sans doute jamais pu imaginer dans notre société. Le témoignage que je vous propose est unique, même s'il ne m'appartient pas entièrement. Sachez aussi qu'il ne fut pas facile...

Si les histoires commencent, en principe, par une rencontre, la mienne quant à elle, débute par un *statu quo*. Car, il arrive que l'on côtoie une même présence pendant des mois et des années, sans que jamais ne se produise le déclic d'un premier contact.

C'est ce que j'avais connu avec Jude.

Certains penseront en silence que la situation aurait dû ne jamais évoluer étant donné nos divergences. J'étais fleur bleue et Jude rêvait d'une carrière de *business woman*. Mais nous étions chacune des naufragées dans notre domaine.

Année 198....,

Depuis plus de deux ans déjà, on fréquentait régulièrement les mêmes cénacles, qui nous faisaient pérégriner d'un amphithéâtre à une salle de travaux dirigés.

Jude avait remarqué les lentes modifications de ma silhouette et moi, j'avais été surprise par ses accoutrements.

Ça ne nous avait pas échappé, à nous autres, ses tenues rétro. Après tout, ça la regardait de s'attifer comme mamie. Mais elle avait tenu à s'expliquer. Elle n'était pas une tordue de la mode, en réalité. Elle avait juste manqué de temps pour se changer avant le cours. Ce déguisement de travail lui était imposé par une grande surface. Chemisier blanc col Claudine, tailleur marron couleur café, chaussettes remontées : une tenue de ménagère des Années folles.

Jude qui, chaque semaine, sourire coincé, proposait des cafés à la clientèle du supermarché – et qui, pendant ses séances de démonstration, pouvait en boire à volonté et *gratis* – n'était pas très emballée, forcément, à l'idée d'ingurgiter un *caoua* quand se présentait l'occasion de rejoindre la cafétéria.

De mon côté, avec le bébé, j'avais dû m'imposer les contraintes médicales : cigarettes aux oubliettes ; zéro alcool et juste un doigt de café à quelques occasions.

Jude et moi, nous n'avions rien à partager. Nous étions comme deux lignes parallèles, proches l'une de l'autre, mais qui ne se rejoignaient pas, à moins que ce fût dans un troublant infini.

Je n'avais d'ailleurs jamais compris ce théorème qui prétend que deux lignes parallèles se rejoignent à l'infini, mais la poésie de l'image me plaisait. Si, sur ce point de jonction, le matheux s'arrache inutilement les cheveux, le littéraire, lui, se laisse emporter par le rêve. C'était justement ce genre de formule qui pouvait me rappeler combien j'avais bien fait de choisir des études de lettres et non pas scientifiques.

Une autre raison, sans doute, expliquait que je n'avais encore jamais rencontré Jude. Je m'étais trop centrée sur l'espoir d'une vie amoureuse rangée. Mais il en avait résulté des complications relationnelles. J'avais été trahie, blessée et finalement déçue par l'amour. Il est un fait que j'avais préféré assumer la prise en

charge d'un bébé plutôt que de l'abandonner à son géniteur qui n'aurait pas su l'aimer, mais l'époque continuait d'être dure avec les filles-mères, car on n'était que des « filles » et même pas des femmes, et nous étions encore les seules à endosser la responsabilité d'un célibat. Les hommes, eux, continuaient de bien s'en tirer. Aussi, j'avais décidé de prendre une revanche sur ma condition de « pauvre fille » en gravissant aussi haut que possible, les échelons universitaires.

Au cours de mon existence parallèle, avec Jude, j'ignorais encore qu'elle cumulait les déceptions professionnelles, quant à elle. Issue d'un milieu modeste et sans solution de piston, Jude collectionnait les jobs minables et ridicules, elle qui était pourtant brillante, diplômée, ravissante et volontaire. Mais elle avait le tort d'être littéraire et, surtout, trop semblable à beaucoup d'autres qui caressaient les mêmes espoirs de réussite.

L'amour ne l'intéressait pas, ou du moins pas autant que le travail. Elle ne voulait pas s'encombrer d'une famille.

Avait-elle des amies ? Elle avait au moins une bonne copine, Marie, avec qui elle devait parfois échanger quelques secrets, à la sortie des cours.

De mon côté, j'avais une amie d'enfance : Muriel. Mais ça n'était pas pareil. Nous avons grandi ensemble. Muriel était plus une sœur de lait, qu'une amie. D'autres amies avaient appartenu à ma tendre jeunesse, mais je les avais égarées, au fil du temps, dans les bifurcations des orientations scolaires et professionnelles, dans les déménagements et engagements amoureux. Bref, dans les chemins de la vie avec leurs fatidiques aiguillages.

Il s'avérait, finalement, que j'avais besoin d'une autre présence que mon ombre, pour m'accompagner, que les babillages de mon bébé ne me suffisaient plus pour communiquer... Bref, il me fallait une amie. Jude, de son côté, devait certainement avoir besoin qu'on lui remonte le moral, parfois. Elle devait s'essouffler, par moments, dans ses rêves.

Mais nous avons la même négligence. Une amitié, ça n'est pas très important, croyait-on. Ça se trouve et puis ça se perd. On ignorait que ça pouvait chambouler le paysage de notre vie.

Ce que nous ne savions pas non plus, c'est qu'il manquait une étincelle à ce début d'amitié, comme il faut parfois des coups de foudre pour allumer la flamme de l'amour.

Ce jour-ci fut celui d'un chambardement général.

Élise, qui avait presque cinq mois, pesait son poids de mouflette bien potelée dans le porte-bébé et la maman kangourou que j'étais devenue, commençait à ressentir des douleurs aux lombaires. Pas de quoi faire des bonds.

Mais Bienvenue, la mère de Muriel dont la vie était grignotée par un cancer, était trop mal en point pour s'occuper à chaque fois de la petite. Elle était bien sûr enchantée de la garder car – Bienvenue l'avait compris d'elle-même – Élise était en train de remplacer la petite-fille que ses bras n'allaient jamais pouvoir bercer. Mais la maladie, ces derniers temps, l'avait décharnée, elle qui auparavant affichait des formes généreuses. Éreintée après chaque séance de chimiothérapie, elle avait besoin, surtout à ces moments-là, de ne plus être dérangée.

Je voulais aussi éviter, au possible, de mettre Élise en garde chez mes parents. Ces derniers exerçaient une pression pour que le géniteur renonce définitivement à son droit de paternité et tout cela, bien sûr, pouvait être monnayé, mais il n'était pas question, pour moi, de céder à ce chantage.

Heureusement, les quelques fois où j'avais emmené Élise à l'université, elle était restée étonnamment paisible, soit parce qu'elle s'endormait entre mes bras, soit parce que, ouvrant des billes rondes, elle se laissait captiver par les différentes voix environnantes, tandis que je la tenais d'une main, l'autre me servant à prendre des notes. Mais il fallait une coordination précise et prévoir tout un attirail de bébé pour éviter tous les inconforts qui la feraient pleurer : biberon, change, couverture... La manœuvre était toujours la même : transportée dans le porte-bébé jusqu'à la salle, je devais ensuite l'installer sur mes genoux tout le temps où allait durer le cours.

Ce matin-là, en arrivant dans l'amphithéâtre, je cherchai comme toujours une place sur le côté. J'aperçus les boucles auburn de Jude, qui se décala pour me laisser m'installer avec ma fille. Je sortis mon bloc et mon stylo : j'étais prête. Le brouhaha ambiant s'atténua. Une silhouette accéda à la tribune : celle de notre professeur de linguistique latine. Après avoir ajusté son micro, l'enseignante laissa courir sa voix, qui aussitôt,

répandit ses oscillations à travers l'amphi. Les regards des étudiants, saisis par l'écoute, se rivèrent.

Le cours avait commencé depuis dix bonnes minutes lorsque, dans le hall extérieur, une cavalcade inattendue, suivie de clameurs, détourna notre attention. L'enseignante demanda à un volontaire d'aller fermer la porte et reprit le fil de son propos.

Mais sitôt après, on vit s'ouvrir les deux battants, comme sous l'effet d'une rafale. Une horde d'étudiants s'engouffra à l'intérieur de l'amphithéâtre. En une volée de secondes, nous fûmes assiégés. Un des perturbateurs s'approcha de la tribune et demanda à l'enseignante l'autorisation d'intervenir sous prétexte qu'il disposait d'une communication essentielle à transmettre.

La communication prétendait qu'un projet de loi menaçait la liberté de nos universités en voulant les transformer en entreprises, avec l'instauration de conditions de rentabilité et une logique de concurrence entre les facultés. Aussi, face à l'intolérable, il était nécessaire de se mobiliser. Deux universités étaient déjà en grève. Il fallait que Nanterre suive.

Après le déversement de postillons de l'étudiant à la tribune, un autre se dressa au fond de l'amphithéâtre et nous invita, le verbe haut et le ton vitupérant, à nous mettre en grève.

L'enseignante reprit le micro et demanda avec sa pondération de pédagogue, que l'on procède à un vote. On compta les mains levées des *pour* et celles des *contre*. Une large majorité soutenait la grève. L'enseignante rassembla ses feuilles. Alors que l'amphithéâtre se vidait, bébé se mit à pleurer. Je la berçai. Ses petits yeux étaient rougis de fatigue. Il me fallait vite échapper à ce lieu, devenu trop bruyant pour un sommeil d'enfant.

Dans le hall, rien ne s'arrangea : on assista à un tsunami. Les murs semblaient se dilater sous la pression du flux d'occupants qui gonflait d'instant en instant. Des appariteurs, en arrière-poste, venaient verrouiller les portes des amphithéâtres évacués. Tout ce monde s'agitait comme des vermisseaux dans un bocal à confiture. Élise avait beau être habituée à être trimballée dans des endroits peu conventionnels, je devais vraiment faire attention à elle. Je ne me sentais pas très fière, en même temps. Je mesurais mon imprudence, mon irresponsabilité de mère. Mais comment prévoir qu'on allait, en quelques secondes, passer du recueillement sacerdotal au Far West ? Bien

sûr, j'aurais dû prendre une baby-sitter comme solution d'urgence. Mais trop tard. À présent, je devais éviter les secousses de ce troupeau de bisons, pas forcément futés, surchauffés par des braillements dans un mégaphone. Élise avait déjà connu la ruée du RER, la cohue des supermarchés, mes sprints multiples, les pétards du 14 Juillet et le cabinet de mon dentiste... Mais pas encore ça !

Jude m'indiqua une direction. Elle avait dégoté une salle vide restée ouverte. Ironie du sort, il s'agissait d'un local syndical. Mais Élise ne voulait plus quitter mes bras. Elle rechignait à rejoindre le porte-bébé. Elle n'était sans doute pas très rassurée. Il faut dire qu'à cause de ce rempart d'agités, on se retrouvait désormais bloquées sur place.

Jude me proposa un café. Elle me signala qu'il restait un espoir du côté des distributeurs de boissons.

Puis elle disparut, engloutie par la cohue.

Dans le hall, des étudiants montés sur des tables brandirent un mégaphone, puis une voix forte et nasillarde proclama l'université en grève. Cris et salves d'applaudissements. S'ensuivit, dans un hurlement de turfiste, un appel à la mobilisation et à la grève générale pour toutes les universités de France. Des clameurs et vivats roulèrent avec fureur dans le hall. Les murs se mirent à vibrer.

Mon œil, un instant, se fixa sur une affiche tapageuse du local et un frisson me traversa l'échine. Et si l'on était en train de vivre un vrai événement ? Mais j'hésitais à y croire. Sûrement que dès le lendemain, on allait retrouver le rythme plan-plan du quotidien. Réfléchir à une solution de garde, ça serait mieux...

Les minutes s'écoulaient. Jude ne réapparaissait pas.

Soudain, je réussis à identifier son éclat de rire et l'aperçus en train de se creuser un passage, avec les coudes, dans la masse protéiforme des curieux ventousés les uns aux autres. Dans chacune de ses mains, un verre en plastique triomphalement exhibé, mais qui finirent par révéler leur contenu pitoyable : plus qu'un fond de café dans chaque gobelet. Jude me confia qu'elle avait dû asperger des pantalons.

Lorsqu'on porta le gobelet à nos lèvres, il nous était presque impossible de boire tant nous étions secouées par l'hilarité.

Après quoi, Jude se lança dans un sketch, dans lequel elle joua le double rôle de l'hôtesse vendeuse de machines à café et de la cliente. Jude était tordante dans sa manière de railler son ancien job en prenant des airs de donzelles distinguées. Il faut dire que déjà, naturellement, elle avait beaucoup de charme.

De nouveau, notre attention fut détournée par de tonitruants messages par mégaphone : il s'agissait de stimulants appels à se rendre à la Sorbonne. Effet de sensation, car partir occuper une telle place forte, gonflait d'une certaine charge d'héroïsme tous les volontaires.

Du coup, il n'était pas certain que l'opération soit un succès.

Ça n'était pas comme Nanterre, encore estampillée par sa vindicte soixante-huitarde, une réputation de fac d'agités qui imprégnait à jamais le ciment de ses murs. Se mettre en grève, à Nanterre, c'était dans la tradition. Vouloir occuper la Sorbonne passait pour un affront.

Tous les acharnés prêts à se lancer à l'assaut de l'oppidum universitaire du Quartier Latin étaient donc invités à rejoindre aussitôt le RER et ils devaient, bien sûr, être assez nombreux et assez déterminés pour impressionner leurs adversaires. Sauf qu'il ne fallait pas mésestimer l'importance du piquet de grève sur Nanterre. D'autres volontaires devaient rester sur place et se relayer pour que l'université reste occupée et sous surveillance, en permanence, jour et nuit.

L'université ne tarda pas à se vider du flux de ses occupants. Outre ceux qui partaient conquérir la Sorbonne, il y avait les autres qui, tout simplement, rentraient chez eux.

L'atmosphère entêtante du jour s'appesantit d'une tension soudaine. Étant à peine plus d'un millier à occuper les lieux, les grévistes affichaient une certaine vulnérabilité.

Ma crainte fut alors que le président d'université envoie les CRS. Mais Jude tenta de me rassurer : les CRS n'allaient pas charger à l'improviste et sans sommations.

Pour les sommations, je n'étais pas tout à fait convaincue, mais je songeai finalement, qu'aucun conflit ne pouvait éclater avant le signal de fermeture, soit à 22 heures, au moment où toutes les lumières des bâtiments allaient clignoter.

Le hall s'étant vidé, Jude et moi avons quitté notre retranchement.

Je réalisais, peu à peu, le caractère exceptionnel de la situation. Un groupe d'étudiants avait eu tout à coup, comme ça, l'intention d'aller secouer une université, comme on secoue une serviette de plage pleine de sable. D'abord une université, puis une autre, puis une troisième. C'était une drôle de prouesse à bien y réfléchir. Il était connu que certains insurgés, peut-être pas toujours louables, mais hors norme en tout cas, réussissaient à secouer des pays entiers, quant à eux. D'abord un pays, puis un autre, puis un troisième... Comme des serviettes de plage.

Cet imprévu, qui avait chamboulé le théâtre de notre quotidien, avait comme un parfum d'insubordination. C'était une fragrance nouvelle, que je n'avais encore jamais humée et dont j'ignorais encore, jusque-là, l'aspect capiteux. Méditant sur ce qui peut nous enchaîner dans la vie, je réalisais tout à coup que notre statue de la Liberté brandit un flambeau. Elle ne tient pas des liasses de billets, par exemple. Ou elle ne bronze pas sur une chaise-longue. Je dis « notre » statue parce c'est bien l'original que nous avons à Paris. Les Américains, eux, n'ont qu'une copie artificiellement grossie. Ce bras levé de la Liberté, avec sa lumière, ça voulait tout dire.

Aussi, je m'interrogeai sur ce que pouvaient être les limites de ma liberté. Jusqu'où était mon champ d'action ? Ma capacité d'agir sur les événements ? Est-ce que je le savais, au moins ?

Le flot étudiant s'était dispersé et avait essaimé de petits clans à travers le grand hall. Les uns s'étourdissaient de rhétoriques, les autres de musique ; deux joueurs d'échecs se concentraient.

Alanguies par ce climat de nonchalance, Jude et moi, avons laissé se dérouler toute une pelote de discussions. Dans la spirale de nos confidences, de nos rires et de nos émotions du moment, l'ébauche d'un lien nous rapprocha.

Alors qu'un soleil froid s'inclinait déjà à l'horizon, nous sommes chacune retournées chez nous, avec la promesse de nous retrouver le lendemain. Ce que je ne savais pas encore, à cet instant, c'est que de nouvelles circonstances allaient nous séparer.